



**HAL**  
open science

## A propos des origines et de la notion de culture

Jean-Paul Demoule

► **To cite this version:**

Jean-Paul Demoule. A propos des origines et de la notion de culture. Cahier des thèmes transversaux ArScAn, 2001, pp.166-168. hal-02075201

**HAL Id: hal-02075201**

**<https://hal.science/hal-02075201v1>**

Submitted on 21 Mar 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **À propos des origines et de la notion de culture**

Jean-Paul Demoule (UMR ArScAn - Protohistoire européenne)

### **L'opposition de l'Allemagne et de la France dans leur manière de penser la nation**

Tout au long des derniers siècles, l'Allemagne et la France se sont opposées dans leur façon de penser l'idée de la nation. En France, à partir de la Révolution, la nation est perçue comme une communauté. En même temps, langue et unité nationales y étaient acquises depuis longtemps, au prix de l'effacement de ce que nous appellerions aujourd'hui des « nationalités » dont la République — « une et indivisible » — dénierait toujours l'existence. Aussi l'aspiration au changement n'a jamais porté sur l'unité et les frontières mais sur la démocratie, un modèle que la France avait inventé et qu'elle se devait d'exporter. Au demeurant, le français était perçu comme le descendant naturel du latin, langue de Rome et langue de l'église catholique universelle. C'était aussi la langue de communication des diplomates, des intellectuels et la langue de communication scientifique.

Au XIXe siècle, les Allemands — en quête d'unité — n'avaient au contraire ni nation ni territoire, ni même une langue unique. La « nation allemande » était alors divisée en une poussière de principautés dispersées (puis, après 1871, en deux empires multinationaux rivaux) et de dialectes divers et fort vivaces. L'allemand officiel — le *hochdeutsch* — n'était d'ailleurs pratiqué, dans la vie courante, que par une minorité d'Allemands. C'est Leibniz qui — obligé de s'exprimer en français ou en latin — milita pour la création d'une langue allemande culturelle et scientifique. Avec le romantisme allemand, l'Allemagne sera conçue, non comme une communauté de citoyens librement consentie, mais comme une « communauté de sang » (perçue à travers la langue), un « peuple » doué d'une âme : son *Volksgeist*.

C'est ainsi que, en Allemagne, les études indo-européennes (indo-germaniques, en allemand) se développèrent autour de la fabrication d'un mythe d'origine autochtone qui se devait de ne rien devoir à la Bible et aux Juifs. En France, où l'idée d'un mythe fondateur des origines était inutile, la grammaire comparée des langues indo-européennes n'eut aucun succès avant la fin du XIXe siècle ; dans la première grande synthèse archéologique rédigée en français, au début du XXe siècle, par Joseph Déchelette (*le Manuel d'archéologie préhistorique et celtique*), la question indo-européenne fut d'ailleurs rejetée dans une simple note.

### **Les notions de « race » et des « origines aryennes »**

Au cours du XIXe siècle, l'idée de « race » va conquérir progressivement un statut scientifique, marqué par l'usage de la mesure et concrétisé par les sociétés d'anthropologie qui se créent un peu partout en Europe dans les années 1850-1860. La France y joue un rôle majeur, influencé par le positivisme rationaliste et libre-penseur de la Société d'anthropologie de Paris et son dynamique et autoritaire président, Paul Broca. Les deux grandes controverses qui l'animent sont, d'une part, le statut de la « race » et de l'hybridité et, d'autre part, les « origines aryennes ». Pour que la race soit un objet scientifique, il faut qu'elle soit stable et le métissage mineur. Or la population française est à l'évidence mélangée. Par ailleurs, certains anthropologues allemands commencent à assimiler la « race » grande, blonde et dolichocéphale d'Europe du nord à la « race aryenne » originelle — le *Urvolk* passant alors progressivement du statut de « communauté originelle » à celui de « race » anthropologiquement définie. En France, où le problème reste celui des Celtes et non celui des Indo-Européens, les anthropologues français se répartiront entre trois positions :

- la première est celle de Broca : blonds et bruns (autochtones de l'Europe en général et en France en particulier) constituent deux races stables ; leur métissage est limité et, en France au moins, non nuisible ; les langues aryennes ne sont qu'un phénomène de diffusion

linguistique ; le primat doit rester à la crâniométrie et à ses immuables races. Les grandes migrations d'Aryens venus d'Asie ne sont donc qu'une « légende » ;

- pour la seconde position, les Aryens (brachycéphales bruns) sont venus d'Asie, et ont dominé les indigènes blonds ;
- la troisième position — celle du rapatriement européen — sera soutenue avec vigueur par Clémence Royer, première traductrice de Darwin et à ce titre première promotrice en France du « darwinisme social » ; pour elle, le *Urvolk* s'identifie à la « race blonde » ; elle supposera, en un vaste roman géologique et de par la dérive des continents, l'existence d'une ancienne « île balkano-caucasienne », berceau de la race aryenne, les autres races apparaissant, de manière parallèle et polygéniste, dans d'autres anciens isolats géographiques.

## La guerre franco-allemande

La guerre de 1870, qui avait pour enjeu l'unité allemande, est la première guerre « nationaliste » moderne. L'Allemagne réunifiée aspire à une idéologie nationale. Les érudits allemands commencent à revendiquer la localisation allemande du foyer indo-européen originel et, par là même, l'identification de la « race originelle » à la « race germanique ». Les Français — ne pouvant décemment prétendre à l'honneur — auront à cœur de le leur refuser. De part et d'autre, dès le commencement de la guerre, on exalte l'affrontement de deux peuples, voire de deux races. On verra Quatrefages expliquer que les Prussiens ne sont pas des Aryens mais des Finnois. Symétriquement, Charles Rochet rappelle que « une nation qui, comme la nôtre, compte au nombre de ses ancêtres des Celtes, des Gaulois, des Aquitains, des Ligures, des Belges, des Burgondes, des Franks, réunit des aptitudes physiques et intellectuelles aussi grandes, aussi diverses que celles d'aucune autre nation d'Europe ». Hovelacque, militant du Parti radical, affirme qu'« il est tout aussi inadmissible de prétendre étayer sur la race l'idée de nationalité que de prétendre la baser sur la langue », car la nation n'est pas une fatalité biologique mais une volonté commune, un « choix d'association libre que la démocratie républicaine inscrit en tête de ses revendications ».

Cependant, au tournant du siècle, en France comme en Allemagne, l'anthropologie raciale universitaire est en crise. Avec le triomphe du darwinisme, l'idée d'une transformation lente et arborescente de toutes les espèces signifie la mort de l'anthropologie raciale classique et polygéniste : si tout évolue en permanence, il n'y a plus de « race » possible, plus d'objet d'étude. D'ailleurs, plus l'instrumentation et les mesures se perfectionnent, plus les races se diluent.

## « Peuples » et « cultures archéologiques »

Dans un contexte de crise économique et sociale, la dernière décennie du XIXe siècle est marquée, en France comme dans les pays germaniques, par l'essor politique de l'extrême droite anti-démocratique, raciste et antisémite. La question aryenne sera d'abord exploitée par des idéologues amateurs. Tous décrivent une race blonde de « seigneurs », forgée dans les froidures de l'Europe du nord, mais progressivement menacée d'abâtardissement par les races méridionales. La véritable reprise de ces thèmes par la science officielle universitaire commencera avec l'archéologue allemand Gustav Kossinna. Celui-ci identifie le *Urvolk* à cette race blonde nordique, et les Indo-Germains aux Germains.

Kossinna est aussi le premier préhistorien à définir ce qu'est une « culture archéologique », non pas seulement comme un ensemble de fossiles directs stables mais aussi comme un peuple : « des provinces culturelles nettement délimitées sur le plan archéologique coïncident à toutes les époques avec des peuples ou des tribus bien précis ». Il y a identité entre une culture archéologique (définie comme un ensemble de types d'objets caractéristiques), et un groupe ethnique. Ce postulat impose à la réalité de l'observation une interprétation restrictive et circulaire : tout matériau archéologique étant rangé, puis interprété dans les termes d'une culture définie sans autre échappatoire. Cette conception de la culture — et donc de la société — est directement issue du *Volkgeist* du romantisme allemand, avec son « peuple » comme entité biologique stable et permanente.

Mais, en France, le constat est négatif. Déchelette considère que « nous ne pouvons songer à aborder ici la controverse aryenne, problème essentiellement linguistique et dont la solution paraît avoir été plutôt obscurcie qu'éclaircie par le concours de l'anthropologie et de l'archéologie. L'unité de langage n'impliquant pas nécessairement une communauté d'origine, les peuples de langue aryenne pouvaient appartenir à diverses races ». Cette position sceptique sera celle de l'ensemble des préhistoriens français pendant tout le XXe siècle, qui dans la vision universaliste des Lumières préféreront parler d'âges plutôt que de cultures. Le scepticisme sera aussi, en grande majorité, la position des préhistoriens anglais ; l'itinéraire scientifique de Gordon Childe, venu à l'archéologie pour résoudre le problème du « berceau aryen », sera à cet égard exemplaire.

Kossinna, mort en 1931, sera l'inspirateur direct de l'archéologie nazie, elle-même—l'une des justifications « scientifiques » du régime. Si bien qu'après l'écrasement du nazisme, les historiographes officiels de l'archéologie « oublieront » Kossinna. Dans la partie occidentale de l'Allemagne, les archéologues se détournèrent de toute approche ethnique explicite ; dans la partie orientale, les archéologues, officiellement raliés au marxisme, n'avaient pas à rendre de comptes. C'est ainsi que la notion de culture archéologique s'est perpétuée inchangée, chacun ayant oublié ses origines idéologiques précises. Or l'œuvre de Kossinna — précisément parce qu'elle est officiellement jugée caricaturale — devrait agir pour nous comme un miroir grossissant quant à la pertinence de l'équation *ein Volk, ein Topf* (un peuple, un pot). Il a fallu attendre la « nouvelle archéologie » anglo-américaine des années 1960-1970 pour que, de manière indépendante, un débat soit ouvert sur les sources archéologiques et le fonctionnement culturel. Encore, la question ethnique n'y sera pas abordée.

L'archéologie continue de payer fort cher d'avoir cru pouvoir faire l'économie d'un débat de fond sur le kossinnisme. Du moment qu'il n'y avait pas d'exploitation idéologique patente, elle a admis sans discuter les prémisses de Kossinna, et persiste à manier de fait un modèle de l'évolution culturelle, issu à la fois de la biologie et de la tradition romantique du *Volksgesit* des nationalismes européens. Aussi a-t-elle été parfaitement désarmée lorsque, avec la réactivation actuelle des pulsions nationalistes, elle s'est trouvée à nouveau, des Balkans au Caucase et de l'Inde au Proche-Orient, convoquée à l'appui des revendications ethniques et territoriales les plus déraisonnables. Belle revanche de Kossinna !

La « controverse aryenne » n'est pas qu'un champ marginal de l'érudition philologique et archéologique. Depuis deux siècles, et en tant que construction d'un mythe d'origine à l'échelle des sociétés occidentales, elle occupe une place centrale, non seulement dans la constitution de plusieurs champs des sciences humaines et sociales, mais comme révélateur des identités et des idéologies nationales.